

M^{GR} DOMINIQUE REY

Sois un père

Éditions Emmanuel

MGR DOMINIQUE REY

Sois un père

Éditions Emmanuel

Conception couverture : © Christophe Roger
Composition : Soft Office (38)

© Éditions de l'Emmanuel, 2021
89, bd Auguste-Blanqui – 75013 Paris
www.editions-emmanuel.com

ISBN : 978-2-35389-950-0

Dépôt légal : 4^e trimestre 2021

Chapitre 1

• • • • •

La grâce de la paternité

Une paternité en crise

Les psychologues évoquent une crise actuelle de la paternité. En observant l'évolution profonde de la société, force est de constater non seulement le vieillissement considérable de la population européenne (avec toutes les conséquences économiques et sociales que cette séniorisation implique), mais aussi la remise en cause des fondements de l'autorité masculine. Certains courants postféministes prônent une « dévirilisation » sociale en dénonçant

les abus de pouvoir machistes. Si la mythologie grecque atteste dans l'histoire d'une paternité au service d'une volonté de puissance, le christianisme renonce à cette domination en vénérant l'image d'un père au service de la faiblesse et de notre relèvement.

La destitution de la figure paternelle émerge au siècle des Lumières et trouve un point culminant dans la décapitation du roi Louis XVI. Ce parricide – le roi issu de la monarchie de droit divin étant le représentant visible de la paternité céleste en France en tant que « lieutenant » de Dieu sur terre¹ – marque le début d'une gestion horizontale des rapports sociaux et d'une prééminence grandissante de l'État-providence qui vient peu à peu saper la place du père.

Avec le rétablissement du divorce en 1884, la déchéance possible de l'autorité paternelle à partir de 1889, puis avec les lois Jules Ferry retirant le monopole de l'éducation aux familles, la III^e République a balayé, à juste titre parfois, le pré carré jusque-là bien gardé du père. Mais la portée de ces lois n'est

1. C'est la théorie de l'origine divine du pouvoir monarchique français particulièrement développée par Bossuet au xvii^e siècle. Le roi reconnaissait un référent extérieur plus grand que lui et auquel il devait être soumis : Dieu.

rien comparée au désastre de la Grande Guerre. Les centaines de milliers de pères morts au front ont créé un vide générationnel abyssal, fragilisant un peu plus – malgré les efforts de l'État et des œuvres catholiques (les patronages principalement) pour combler ce manque – la figure paternelle. Dans le même temps, le développement de la psychanalyse au début du xx^e siècle et la promotion de la théorie du complexe œdipien mettront en lumière l'existence d'une opposition frontale entre père et fils.

La pendaïon symbolique de l'effigie des figures tutélaires après 1939-1945 s'est poursuivie et amplifiée dans ce courant de remise en cause de la transcendance en général, et de la place de la figure paternelle en particulier. L'agonie du « monde des pères » est consommée avec l'avènement des dictatures. Le père sanctificateur devient le père sacrificateur (à l'image du « petit père des peuples » qui dévora ses propres enfants). Dans le domaine politique, le xx^e siècle a exalté le mythe du guide suprême : *führer*, *duce*, grand timonier, *caudillo*, *conductor*... Leur régime tyrannique s'est effondré dans le sang et la cendre, en même temps que leurs rêves messianiques. Le service de l'autorité a été détourné, dévalué, discrédité. Les générations post-1968 ne croient plus dans l'utopie apocalyptique et

millénariste de leurs géniteurs, qui eux-mêmes ont versé depuis dans l'apologie du consumérisme et en sont devenus les publicitaires ! En quarante ans, nous sommes passés de la dénonciation de toute transcendance jugée castratrice et de toute forme d'autorité, à l'empire de l'efficiencia et du narcissisme.

La mentalité soixante-huitarde s'est révoltée de façon adolescentique contre l'autorité d'un père dénoncé comme despote, celui du Code napoléonien, héritier du *pater familias* romain, qui avait barre sur ses enfants comme sur sa femme. Certes, cette vision de la paternité était légitimement appelée à être dépassée et transcendée car elle avait ses excès, ses limites (dont l'absence de transcendance) et ses lourdeurs anachroniques (notamment face à la montée des femmes dans un monde du travail en tertiarisation), ce qui explique la révolte de mai 1968... Mais rien ne légitimait le processus nihiliste qui en a été issu consistant à amalgamer la paternité elle-même à la tyrannie et à promouvoir la volonté systémique (médiatique et culturelle) de faire « table rase » de l'autorité paternelle. Ces attaques ont amené les pères au mieux à ne plus savoir ce qu'est la paternité et ce qu'est l'autorité, au pire à se déresponsabiliser sur la femme. Ce processus de

bouleversement sociétal est allé jusqu'à supprimer la fonction d'altérité en la détachant du père, qui représente la différence des sexes en étant celui qui introduit l'enfant à l'altérité. En effet, face au petit enfant qui s'identifie à la mère (à travers le lien fusionnel qui les unit), le père, un peu plus en retrait, permet au garçon d'être confirmé dans sa virilité et à la fille d'être révélée dans sa féminité. À cause du déni de sa fonction paternelle, l'homme assiste au rejet de la différence sexuelle au profit de la valorisation des tendances sexuelles. Il est ainsi livré à ses pulsions, et par là au morcellement de sa personnalité qui cède la place à des psychologies éclatées, impulsives, incapables d'intérioriser. Le législateur a validé peu à peu cette dépossession de l'autorité du père et de sa responsabilité dans la procréation. Les lois autorisant la contraception et l'avortement illustrent ce bouleversement qui pense la procréation du seul côté de la mère.

Dans les années 1970, la législation sur la contraception a dissocié le plaisir sexuel de la procréation. Puis la promotion de la PMA et de la GPA s'est inscrite dans cette logique de l'auto-engendrement et de la suppression de la généalogie parentale. À cause de la dévalorisation de la fonction paternelle, l'enfant s' imagine soumis au pouvoir tout-puissant

de sa mère. Ce pouvoir exclusif l'empêche de s'émanciper : d'où la tentation de la violence pour montrer qu'il est le plus fort.

La postmodernité tend à récuser toute idée de filiation. C'est le « meurtre du père ». Dans cette culture antigénéalogique, l'idole devient soi-même. Je m'autoconstruis sur fond de délégitimation de la figure paternelle et patriarcale et de dévalorisation de l'antécédence, au nom du mythe du progrès à la fois infini et indéfini. Le monde prétend s'instaurer sur la base d'une fraternité sans père.

Le congédiement du père, sa « mort sociale », aboutit à la suppression du principe d'autorité. Rompre avec le verticalisme de ce principe, hérité de la religion, revient à se donner à soi-même l'autorité qui était reçue jusque-là d'un autre. L'horizontalisme libertaire fait procès à l'Église, aux institutions et à l'histoire d'avoir sacralisé la figure paternelle et confisqué la médiation éducative vis-à-vis de l'enfant. Les slogans libertaires de mai 1968 : « Jouissez sans entraves » et « Il est interdit d'interdire » exaltent une sexualité sans tabou, vécue dans l'instant, déconnectée de tout projet de couple. Le père qui représente la loi, l'interdit, le réel, devient l'ennemi à abattre. Il est licencié. La société postmoderne prétend ainsi mettre fin au

« dogme paternel » comme le nomme Michel Tort². Tout est centré sur l'épanouissement et le bien-être de l'individu en survalorisant l'émotionnel.

La scolarisation des enfants de plus en plus précoce, la transformation dans les relations entre hommes et femmes, la montée en puissance d'une conception asexuée de la parenté (terme souvent remplacé par « parentalité »), les ruptures familiales toujours plus fréquentes avec, souvent, l'éloignement du père, tout cela amplifie la dévalorisation du père, absent ou atrophié. Il faut ajouter à cette énumération le développement de la communication de masse par écrans individuels (opération horizontale, dans l'espace) face à la perte de la transmission familiale (opération verticale, dans le temps).

L'absence du père risque pourtant d'engendrer de véritables déficiences dans le développement psychique d'un enfant : un manque de repères, un manque de confiance en soi, des troubles de l'identité sexuelle et de la filiation, une difficulté à accéder à la rationalité et à tisser des liens sociaux, à se socialiser, c'est-à-dire à s'institutionnaliser. La structure psychique et sociale des individus s'en

2. Michel TORT, *La Fin du dogme paternel*, Paris, Flammarion, 2007.

trouve impactée : conduites addictives et compulsives, perte du sens des limites, accroissement des comportements violents.

La diffusion des théories du *gender*, selon lesquelles le sexe n'est plus assigné par la nature (et donc reçu) mais choisi, induit aussi une confusion des identités, avec d'un côté la déféminisation de la femme, et de l'autre la dévirilisation de l'homme. L'image paternelle est aujourd'hui livrée à l'initiative de chacun qui puise dans ses ressources personnelles pour fonder une symbolique et un savoir être qui ne sont plus soutenus ni socialement, ni politiquement, ni médiatiquement tandis que sont plébiscités par les médias de masse deux autres modèles : le féminisme et l'homosexualité. Les carences d'images paternelles, les hésitations dans la construction psychologique pour habiter la différence des sexes... tout cela ébranle les fondements anthropologiques et éducatifs de notre société. Les trois dimensions corporelle, institutionnelle et relationnelle de la paternité sont aujourd'hui souvent dissociées. En raison de la précarité des liens familiaux et de l'homoparentalité, un enfant peut avoir été conçu par un homme, reçu au nom d'un deuxième, être élevé par un troisième... Les dissociations constituent autant de discontinuités dans

la vie de l'enfant alors que celui-ci a besoin plus que jamais de cohérence entre ces trois dimensions.

Ces reculs anthropologiques provoquent un mal-être (« mal à l'être »), des déliaisons sociales qui désagrègent les communautés naturelles et aboutissent à générer une culture compulsive et conformiste dans laquelle la place du père se trouve effacée. La psychologie le prouve : des fidélités sont nécessaires pour construire la personnalité et préserver l'homme contre lui-même. L'instabilité peut devenir une caricature de la liberté, une errance de soi, par ruptures successives ou fluidité absolutisée (ceci vaut tant sur le plan intellectuel qu'affectif), au gré des modes et des caprices, jusqu'à l'éclatement de soi ou la violence.

Un ami pédopsychiatre athée me confiait sa conviction professionnelle qu'il était urgent d'enseigner le Décalogue (appelé aussi « dix commandements » ou « dix paroles ») : « L'enfant a besoin d'un socle référentiel d'interdits qui rende possibles les mobilités qui s'imposent à lui », me disait-il.

Précisément, le rôle de l'autorité est de sécuriser, de garantir et de valider les fondements et les principes invariants indispensables à la structuration de l'action et de la pensée ainsi qu'à la construction pacifique de l'avenir. Il faut reconnaître le rôle

structurant de la loi dans la construction psychique et la place spécifique du père dans son énonciation.

Paradoxalement, dans un monde frappé par « l'éclipse de Dieu » (Benoît XVI), nous assistons à une puérilisation de l'homme contemporain. La fragilisation du lien paternel va de pair avec celle du lien religieux. En effet, les parents sont cocréateurs. L'infantilisation se caractérise par l'illusion de la toute-puissance, de la souveraineté de l'individu, et par la recherche de la satisfaction immédiate et narcissique des désirs. Il y a infantilisation puisque la figure du père s'est éloignée ou vacille. Le père s'est désengagé. Il est ailleurs, quelquefois devenu le grand frère, le confident plus que le référent. Ou au contraire, son autorité a viré en autoritarisme. C'est le père cruel qui exerce la violence et la coercition ; le père castrateur ou fouettard qui aliène et écrase.

Cette crise de la paternité se profile sur un fond de montée en puissance du « maternage », de besoin de « cocooning », de relations chaudes et fusionnelles. Le modèle culturel matriarcal valorise un monde douillet, la quête du confort et de la sécurité, la recherche du risque zéro. En s'adossant sur la théorie du genre, de nombreuses études soulignent le déclin des identités et le regain

d'images détériorées de la masculinité et de la paternité. Celle-ci est perçue par certains comme porteuse de germes de violence, de névroses et de pathologies. Ces images impactent en retour également l'image de Dieu, Père avant tous les siècles, duquel provient toute autorité et puissance, sur la terre et dans le ciel.

Le père engendre

La paternité exerce son autorité en vue d'un enfantement. « *Je suis venu pour que vous ayez la vie, et la vie en abondance* », dit Jésus dans l'Évangile (Jn 10, 10).

Pour l'enfant, la mère incarne le don : l'enfant porte le sentiment de disposer du monde en disposant de sa mère dont il accapare le corps, le temps et le regard. Le père, lui, balise la route, parfois en disant non à l'enfant. Il symbolise l'interdit incestueux qui rappelle à l'enfant que la fin de sa relation n'est pas sa mère et, ainsi, évite l'enfermement totalitaire de la mère et de l'enfant. Le père est celui qui énonce la différence, qui rappelle que l'autre et les autres existent. Il fait de la différence personnelle une loi qui libère du sentiment de toute-puissance. Cette différence, le père devra lui-même l'assumer

lorsque l'adolescent aura besoin de faire le deuil de ses parents pour se prendre en charge.

La maternité constitue aussi un acte d'incarnation : de l'intériorité des entrailles maternelles surgit une extériorité irréductible, des douleurs de l'enfantement, la joie de la fécondité. La paternité relève davantage d'un acte d'adoption. Le père demeure extérieur à son enfant. Sa paternité advient quelque part « par surprise ». Son enfant n'a pas été logé à l'intérieur du corps de son père. Il faudra donc de la part du père un acte de reconnaissance et d'acceptation. Jusqu'à ce qu'il se sente infiniment redevable à l'égard de cet enfant, à qui pourtant il a permis d'exister. La mère « con-naît », c'est-à-dire, selon une étymologie possible : c'est d'elle que l'enfant naît. Le père, lui, « reconnaît ». Privé de l'évidence charnelle que la mère éprouve, le père formule un acte de « croyance » vis-à-vis du nouveau-né. Il l'adopte. Cette adoption s'exprime dans l'Écriture par cette simple profération de Joseph et qui jaillit de son silence pudique : « *il l'appela du nom de Jésus* » (Lc 1, 31). Le père joue un rôle particulier dans la découverte de l'identité personnelle de l'enfant. Tout autant que la femme donne la vie, le père, à la fine pointe de l'être, permet l'identité. Il est en effet possible d'« exister » sans pour autant

trouver son identité, c'est-à-dire sans savoir qui nous sommes. Le manque de paternité se traduit souvent par une perte de reconnaissance, d'identification de la part de l'enfant et donc d'identité.

Selon le philosophe et psychanalyste Jean Laplanche, « la personnalité de l'enfant se constitue et se différencie par une série d'identifications ». L'identification est un « processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme totalement ou partiellement sur le modèle de celui-ci »³. Pour pouvoir être identique à soi-même, il faut avoir pu s'identifier à quelqu'un ; il faut s'être structuré en incorporant, en imitant quelqu'un d'autre. Pour évoluer, un homme doit être capable de s'identifier à sa mère et à son père. L'enfant ne reçoit pas son affection de manière seulement individuelle, mais grâce à la médiation du lien qui unit ses parents. Ce qu'un père peut apporter de plus précieux à ses enfants est la joie qu'il donne à leur mère.

Le triangle père-mère-fils doit pouvoir se former et venir remplacer la dyade « mère-fils ». Or, si le père est absent, il n'y a pas de transfert d'identification de la mère au père ; le fils risque alors de

3. Jean LAPLANCHE et Jean-Bertrand PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1967.

demeurer prisonnier de l'identification à la mère. « *Le fils traite son père de fou* » (Mi 7, 6). Manquer de père, c'est donc manquer de colonne vertébrale⁴.

Dans la tradition juive, le père donne le nom⁵. Le nom rattache à une lignée généalogique, à « une maison », à un clan ou à un peuple. La grâce du père est d'aider chaque enfant à découvrir, à l'intérieur de ce rattachement, son nom propre, c'est-à-dire son don singulier, sa grâce particulière. « Dieu ne sait compter que jusqu'à un », dit un proverbe juif. « Chaque enfant porte en soi un mystère, un inédit qui peut être révélé seulement avec l'aide d'un père qui respecte sa liberté⁶. » Mais à l'intérieur de son appartenance à une lignée et à une famille, le « nom » s'énonce par un « non », c'est-à-dire par une non-coïncidence à ce que l'on projette sur soi, un « pas encore » qui inaugure une quête et qui fait de l'existence une aventure vers soi-même, en engageant notre liberté. La vie devient mouvement pour aller jusqu'au bout de soi-même.

4. Guy CORNEAU, *Père manquant, fils manqué*, Paris, Éd. de l'Homme, 1989.

5. Voir Lc 1, 31 à propos de Joseph qui va nommer Jésus (et Lc 1, 13 pour Zacharie et Jean).

6. Pape FRANÇOIS, *Patris corde*, n° 7.

La femme, qui vit l'extraordinaire aventure de l'engendrement physique, porte en elle une certitude à laquelle le père n'aura jamais pleinement accès. Car toute maternité est à dominante d'intériorité. Par son capital tendresse, elle est sécurisante et nourrissante. Quelque part, l'enfant gardera toujours la trace, parfois la nostalgie, des entrailles qui l'ont hébergé. Jean-Paul II écrivait dans *Mémoire et Identité* :

La mémoire appartient au mystère de la femme plus qu'à celui de l'homme. C'est vrai dans l'histoire des familles, dans l'histoire des descendance et des nations, et il en va de même dans l'histoire de l'Église, à l'instar de Marie qui «retenait toute chose en son cœur».

La mère dit et rappelle le sentiment de l'existence. Le père, lui, souligne à la fois l'appartenance au monde et la séparation d'avec la mère. La mère donne à l'enfant un corps charnel ; le père doit l'introduire au corps social. Cette fonction a besoin d'être appuyée par la société quant à son autorité et ses contenus de valeurs. Le père engendre de l'extérieur. La filiation passe par une adoption. Ainsi, la mission du père consiste à initier ses enfants à la vie adulte et à leur permettre d'accueillir leur

propre identité grâce à des apprentissages et des rites. Si l'enfant ne reçoit pas verticalement cette initiation d'entrée à l'âge adulte, il risque de la chercher horizontalement, par des ritualisations sauvages (bizutage, premier « pétard » ou aventure sexuelle). Si son père ne lui donne pas la possibilité de se risquer au dehors de la protection enveloppante de la mère, d'apprivoiser sa force, de gérer ses pulsions, la tentation sera grande de naviguer à vue, de cultiver de façon compulsive des émotions sensibles et sexuelles, à défaut d'avoir été affermi et conforté dans une identité qui intègre et conjugue l'altérité et la maîtrise de soi. Dans le même temps qu'il transmet des références structurantes et une colonne vertébrale pour l'édification de la personnalité de son enfant, le père doit donner confiance et susciter un esprit de conquête car la vie est une aventure qu'il faut investir avec courage et pugnacité. Le récit biblique de la création de l'homme et de la femme (Gn 1–3) souligne que le péché originel est une désobéissance, mais qu'il participe aussi d'une forme de renoncement, d'évitement du dessein du Créateur (« *je me suis caché* »). Si l'être humain n'est plus à la hauteur du rêve inscrit dans son cœur et que Dieu a sur lui, alors il s'adonnera

aux faux-semblants, à la parodie, au jeu ou, par peur, il stagnera dans la passivité.

Comme le dit Fabrice Hadjadj, le père n'est pas « l'expert ». La paternité n'est pas un métier. Elle ne repose pas sur une technique. Plus que n'importe quelle innovation technologique que constitue un nouvel objet, toute naissance qu'engendre un sujet est disruptive, novatrice. Elle assume le passé pour le prolonger, mais en retour, elle offre l'opportunité de le redécouvrir et de le choisir. En devenant père, on prend la plus juste mesure de sa propre filiation. Elle est un compagnonnage et s'apprend avec le temps. La transmission paternelle se réalise par osmose, par exemplarité, par capillarité. Le père transmet un art de vivre.

L'autorité du père

Toute forme de parentalité se fonde sur un principe éducatif qui est celui de l'autorité. Le pouvoir, quel qu'il soit, peut devenir despotique ; mais l'autorité reste un service, une donation de soi au profit de la croissance de l'autre. L'autorité du père doit être vécue comme une libre obéissance, attentive et inventive, au rythme de croissance du jeune, à ses dons et à ses limites, à son équation

Table des matières

Introduction	7
1. La grâce de la paternité	11
<i>Une paternité en crise</i>	11
<i>Le père engendre</i>	21
<i>L'autorité du père</i>	27
<i>Le père est un époux</i>	35
<i>Le père, gardien du temps</i>	39
<i>Apprendre à habiter son corps</i>	43
<i>Le père sépare</i>	47
<i>Le regard du père</i>	54
<i>Une paternité vertueuse</i>	58

Sois un père

2. Ce que je dois à mon père.....	67
« Révère ton père » (Si 7, 29)	67
« Sois attentif à l'espérance de tes pères » (Jb 8, 8) ..	76
Visage de gens pauvres.....	88
3. Du cœur de pierre au cœur de chair, pour un cœur de père	97
<i>Un cœur de père</i>	99
Le cœur, expression de l'affectivité.....	101
Le cœur, siège de l'intelligence	103
Le cœur, tabernacle de la volonté.....	105
Le cœur, organe de l'unité intérieure	106
Le cœur rendu vulnérable	107
<i>Une paternité qui descend du Ciel</i>	109
<i>Prêtre, prophète et roi</i>	111
Conclusion.....	119

Devenir père, une grâce et un défi.

A lors que la figure du père est aujourd'hui mise en question, notre monde a besoin d'hommes courageux et humbles, qui se mettent généreusement au service de leur famille et de la société.

Dans cet essai vigoureux et très personnel, Mgr Rey dessine les contours d'une paternité juste. À la suite du pape François, il nous donne saint Joseph comme guide et comme modèle. Il rend aussi un hommage émouvant à son propre père, de qui il a tant reçu. Il invite ainsi chaque homme à un véritable chemin de conversion : redécouvrir et assumer sa propre masculinité pour transformer son cœur de pierre en un cœur de père.

*Né en 1952, **Dominique Rey** est évêque de Fréjus-Toulon depuis l'an 2000. Il accompagne régulièrement le pèlerinage des pères de famille à Cotignac et participe à de nombreux camps ou sessions pour hommes.*

Avec un témoignage inédit de l'auteur :
Ce que je dois à mon père

12 €

ISBN : 978-2-35389-950-0



9 782353 899500